Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 41

Artikel: L'horloge
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224824

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FACETIES MEDICALES

UN jour que quelques disciples d'Esculape se trouvaient réunis dans les coulisses d'un congrès international, de piquantes anecdotes furent contées qui mirent de belle humeur les doctes représentants de la Faculté. Nous nous en voudrions de ne pas en relever deux ou trois à l'intention du malheureux patient, malade authentique ou imaginaire que les lois de l'harmonie universelle ont condamné à souffrir pour sa propre édification spirituelle. Puisse-t-il y trouver, ce malheureux patient, une sorte d'antidote de la neurasthénie qui lui fasse oublier, pour un instant, ses maux et ses malheurs !

Or donc, autour d'une table garnie, devisaient joyeusement de graves praticiens d'Europe et d'Amérique, médecins civils ou majors des armées de terre et de mer, chirurgiens fameux, aliénistes célèbres, gynécologues de renom ! Et, « toutes oreilles au vent », si l'on peut dire, la presse indiscrète enregistrait...

Des chirurgiens racontent leurs opérations les plus prodigieuses, celles dont les résultats furent les plus sensationnels. Et, par moments, on se croirait à Tarascon ou chez Marius, tant le rire qui est le propre de l'homme, fuse et crépite aux conclusions audacieuses ou fantastiques des narrateurs.

Un gros Américain, glabre et robuste, couperosé malgré le régime sec, expliquait à grand renfort de gestes, comment il s'est spécialisé avec succès dans les amputations et les membres artificiels.

— J'ai une fois, dit-il, coupé un bras à un sportsman du Connecticut, et je lui ai posé un bras articulé en bois. Eh bien ! le croiriez-vous, messieurs, mon client s'est distingué depuis comme boxeur professionnel ; il a même battu Dempsey dans une rencontre qui fit du bruit !

Et comme on le félicitait de cette réussite, un Français du Midi, pétulant et hâbleur, de s'écrier à son tour :

— C'est épatant, mais il m'est arrivé plus fort encore ; écoutez celle-ci :

J'ai coupé, pendant la guerre, une jambe à un lignard du côté d'Avignon, une jambe entière, mes chers confrères, que je lui ai remplacée par une jambe de bois, de mon invention. Figurez-vous que le brave s'est classé premier au dernier Tour de France !

Et comme on applaudissait à tout casser, un Suisse très calme, — ne le sont-ils pas tous ? — juge le moment venu de rompre une lance en l'honneur de la chirurgie helvétique. Et c'est tout simplement qu'il dit :

— Des cas de ce genre sont fréquents dans nos hôpitaux et nos instituts orthopédiques. Je ne vous en citerai qu'un seul qui sort absolument de l'ordinaire. Nous avons dû, dans un cas très spécial, enlever la tête d'un de nos concitoyens. Nous lui avons ajusté une tête de bois qui fit merveille !... En effet, notre homme n'a pas tardé à se faire nommer syndic !

Et tandis que l'assistance se recrée joyeusement et que les verres s'entrechoquent avec des rires cristallins, un médecin de la légion se met à évoquer des souvenirs du bled.

— C'était aux confins du désert, dans un poste avancé.

A l'infirmerie, peu de cas graves. Parfois, un tire-au-flanc ! Un infirmier de carrière des plus compétent dirige l'établissement. Chaque jour, le jeune médecin X. y vient faire sa tournée. Il demande à l'infirmier: « Y a-t-il du nouveau ? » Alors, comme il n'y a pas souvent « du nouveau », le lieutenant s'en va faire sa partie de bridge avec les officiers de la garnison.

Cependant, un jour arrive à l'infirmerie un soldat qui se plaint d'avoir mal au ventre. Passe le lieutenant, pressé d'expédier sa visite. Il interroge l'infirmier :

— L'homme se plaint de maux de ventre ?

— Oui, mon lieutenant.

— A-t-il la diarrhée ?

— Non, mon lieutenant.

— Est-il constipé ?

— Non, mon lieutenant.

— C'est un simulateur ?

— Peut-être, mon lieutenant.

— Mettez-lui des cataplasmes !

Et l'officier s'en retourne au mess.

Le lendemain et le surlendemain, même refrain :

— Le similateur a-t-il toujours mal au ventre ?

— Oui, mon lieutenant.

— Continuez les cataplasmes !

— A vos ordres, mon lieutenant.

Et enfin, le quatrième jour, on assiste à ce curieux dénouement :

— Y a-t-il du nouveau, aujourd'hui ?

— Oui, mon lieutenant.

— Quoi donc ?

— Le simulateur est mort !

Alors, l'officier, soucieux :

— Arrêtez les cataplasmes !

Alphonse Mex.

L'HORLOGE

SUR la route qui va de la gare à la ville — ceci se passe près d'une petite ville de La Côte — il y a une petite épicerie et l'épicier fit, le mois dernier, le voyage de la ville pour acheter une horloge.

— C'est pour la mettre au-dessous de mon enseigne, dit-il à l'horloger, et je vous assure qu'il n'est que temps: je suis malade d'énervement. « Figurez-vous que je suis sur le chemin de la gare et tous les jours il y a plus de cinquante personnes qui entrent chez moi pour me demander l'heure. »

L'horloge fut placée et voilà quelques jours après, l'horloger, pour vérifier le réglage, alla chez l'épicier.

— Eh bien ! êtes-vous satisfait cette fois ?

L'épicier était dans un état de prostration absolu.

— Ah ! dit-il, c'est pire ! Maintenant, tous ceux qui passent et qui voient l'horloge entrent chez moi pour me demander :

— M. Henri, votre horloge est-elle à l'heure ?

LA TUILERIE

ON la repère de loin, grâce à sa grande cheminée, une cheminée couleur de briques, comme il convient, exerçant un tirage si parfait que la fumée en est presque toujours bannie ; quand on la voit dégorger lentement des volutes et des spriales tirebouchonnées, étonnées de voir le jour et vaguant indécises, on dit : « Du mauvais temps se prépare, la bouffarde de la « tuilerie » se calotte ».

L'usine est là, au bord de la rivière qui lui fournit une partie de la force motrice quand elle ne s'avise pas, en été surtout, de jouer au ruisselet et de désespérer les perches et les goujons. La turbine bat son rythme régulier et le moteur électrique fait son ronron excitateur plutôt qu'endormant. Les bâtiments forment un quadrilatère ouvert à la bise et protégé du vent par un énorme monticule de glaise, attaqué, il est vrai, à la base, mais qui se bombe par en haut et s'enfle de chaque côté par un apport continu.

Au centre, les fours, semblables à une redoute avec ses casemates et ses bouches à feu béant au zénith ; ils s'ouvrent sur deux faces opposées, et par les baies ouvertes entrent et sortent des hommes demi-nus poussant un chariot de briques, enfournant ici, défournant là, dans une atmosphère d'étuve surchauffée : troglodytes s'agitant dans des antres où les ténèbres sont chassées par la lampe électrique, enfouissant puis extrayant les matériaux de nos villas et de nos palaces.

Aux portes cimentées, vous entendez un grondement intérieur : bruit de fournaise, de soufflet de forge, vague crépitement d'étincelles, toute une puissance en travail qui du morceau façonné d'argile brune va faire la tuile d'une chaude coloration, mettant des pans de lumière et de gaîté au milieu des champs et des vergers.

Montez sur la voûte des fours, suivez le chauffeur, penchez-vous sur la bouche qu'il décoiffe de son chapiteau en éteignoir pour y ingurgiter de la houille flambante, et vous verrez le royaume du feu, l'embrasement aux lueurs rutilantes ; vous croirez contempler les entrailles d'un volcan ou la forge de Vulcain.

Face aux fours, les séchoirs, ruches aux centaines, aux milliers de ravons à claire-voie, étagés du sol au toit, coupés de couloirs semblables à des cellules bordées de casiers, le tout ouvert à tous les vents : aération naturelle et constante, nécessaire, pour que la marchandise sèche dans les meilleures conditions. Pas de soleil, il ferait du mauvais travail par une dessication trop rapide. Aussi les ouvriers qui s'agitent dans cette ombre et cette humidité sont-ils généralement pâles et sujets aux rhumatismes.

Voici l'escouade « volante » dont les mouvements sont réglés métronomiquement par le pouls de la machine-mouleuse, qui dégorge des centaines de tuiles à l'heure ; du premier au dernier desservant, les gestes sont répétés dans un synchronisme parfait. Impossible de se hâter un moment pour prendre une minute de répit ; il faut suivre l'impulsion donnée, sans distraction, sans changement, pendant des heures. De celui qui taille les « nouveaux-nés » à la commune mesure — on le traite ironiquement d'accoucheur, — à ceux qui les transportent et à ceux qui les couchent dans les cases aériennes, le premier est encore le plus mal partagé, quoiqu'il semble avoir le poste d'honneur : il est rivé à sa place, l'œil sur la pâte molle en mouvement, et n'ayant pour la sectionner qu'un mouvement du bras à effectuer.

Là-haut, dans une espèce de cage vers laquelle monte un vagonnet d'argile, trône le pourvoyeur du malaxeur ; le vagonnet vidé et sur le trajet du retour, notre homme se démène, arrose, pelle, engouffre, fait place nette, suant et rôtissant sous les tuiles brûlantes du toit.

Dans une pièce spéciale, un vieil ouvrier, le doyen, un petit homme maigre sec comme une tuile, pâle comme l'argile qu'il manipule, façonne, tourne des pièces plus délicates et compliquées qu'un drain ou qu'une brique, fut-elle à six ou huit trous. Son atelier est le bureau de renseignements : vous y apprenez que le bonhomme a assisté à la naissance et au développement de la « tuilerie », qu'il a débuté comme simple « planeiron » (porteur de planelles), qu'on fabrique actuellement plus de 100.000 tuiles par année et un nombre incalculable de briques de toute espèce, sans compter des tuyaux pour cheminées, des drains;... que la production est naturellement arrêtée en hiver, à cause du gel, mais que les fours fonctionnent sans discontinuité. Il vous assure que la couche d'argile s'étend sur toute la plaine et au-delà et qu'un siècle ne l'épuisera pas.

Les cultures gagnent de n'avoir pas un sous-sol humide, froid et imperméable, et le bouleversement du terrain, au début mal vu des campagnards, a fini par être considéré comme un avantage : ils en sont dépossédés pour vingt ou trente ans, mais ils peuvent acquérir à nouveau le fonds assaini. Quant aux ouvriers de l'usine, ils lui restent en général fidèles ; ceux que des velléités d'indépendance ont entraîné ailleurs, ne tardent pas à y revenir, reconnaissant la valeur d'un travail régulier et d'un gain assuré. L'argile est tenace, elle s'attache ceux qui la travaillent autant qu'elle s'attache à eux en se collant à leurs chaussures et à leurs vêtements.

Il fait bon cependant retrouver le soleil après l'ombre humide de l'usine et suivre des vagonnets poussés sur un Décauville dans la direction de la gare — qui est à quelques centaines de mètres — en vue d'une expédition importante.

A. Gaillard.